

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 14

Artikel: La mésange nonnette
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223191>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'aigle.

« Sur les rocs j'ai bâti mon aire,
Dédaignant plaines et vallons.
Sur les rocs passe le tonnerre,
Et moi, dans mon vol circulaire,
Je l'entends gronder sur les monts.

Mais c'est peu que ce roc sauvage
Où le chasseur ose graver ;
Il me faut des lieux où l'orage,
La nuit, ne vienne pas mugir.

C'est peu que l'alpe désolée
Dont le front n'atteint pas l'azur ;
Moi j'atteinds la voûte étoilée ;
Moi j'atteinds le ciel verge et pur !...

Oui, là-haut de mon aile ardente
Je puis monter en liberté.
Efface-toi, cime brillante,
A l'aigle il faut l'immensité ! »

Il dit, — et lentement ouvrant ses larges ailes,
L'aigle joyeux et fier s'élève aux vastes cieux,
Tandis qu'aux frais vallons les jeunes hirondelles
Volent timidement et rament les flots bleus.

Monte, le ciel est pur ! Aucun bruit de la terre,
Des lieux où nous passons n'ira l'entretenir
Dans l'azur immortel perds ton vol solitaire ;
Sous le souffle des cieux le cœur doit rajeunir.

Il monte et cependant pour son regard avide
L'azur est plus lointain, les cieux sont plus profonds ;
Mais l'aigle dédaigneux poursuit son vol rapide
D'un soleil pur et beau saluant les rayons.

Il vole, il monte encore et son aile est lassée,
Et le soleil descend sur l'horizon brumeux ;
Mais qu'importe ? Il est fier de sa course insensée.
Avant la nuit, sans doute il atteindra les cieux.

Il monte jusqu'au soir, mais la brise cruelle
Aux profondeurs des airs glaça l'aigle épuisé,
Et le roi des sommets sentit ployer son aile...
Puis retombe brisé.

Et dans la sombre nuit une vague harmonie
Murmurerait en passant dans l'air tranquille et froid :
— « Hélas ! pour s'élever à la source infinie,
Qu'importe l'aile du génie ;
Il faut les ailes de la foi. »

Avril 1849.

(Autre version.)

« Sur le roc j'ai bâti mon aire,
Dédaignant plaines et vallons ;
Elle tremble aux bruits du tonnerre,
Aux rafales des aquilons.

« Mais franchissant le roc sauvage
Que le chasseur ose graver,
Je vois d'en haut passer l'orage,
J'entends sous moi le vent mugir.

« Je ris de l'alpe désolée
Dont le front n'atteint pas l'azur ;
Moi, j'atteins la voûte étoilée ;
Moi, j'atteins le ciel vierge et pur.

« Dans l'infini, d'une aile ardente,
Je vais planant en liberté...
Abaisse-toi, cime brillante !
Ma patrie est l'immensité ! »

Il dit, et sur l'abîme ouvrant ses larges ailes
Monte le roi des airs, superbe et dédaigneux,
Tandis qu'aux frais vallons les jeunes hirondelles
Sur les prés et les fleurs glissent d'un vol joyeux.

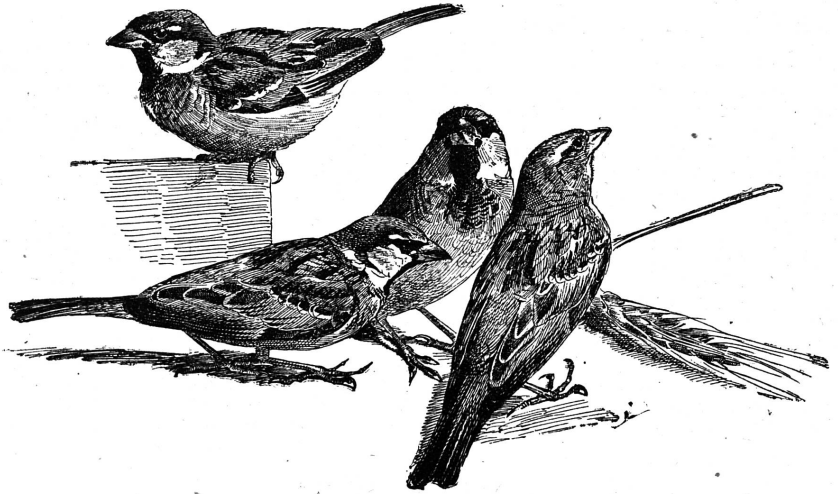
Monte, le ciel t'invite : aucun bruit de la terre
Des lieux où nous passons n'ira t'entretenir ;
Dans les champs éternels perds ton vol solitaire ;
Si près du firmament le cœur doit rajeunir.

Par delà les soleils s'ouvre un ciel noir et vide ;
Des vapeurs de l'éther blanchissent les frimas,
Mais plus l'air est glacé, plus son vol est rapide :
Sur la route des cieux l'aigle ne descend pas.

Il vole, il monte encore, il redouble, il s'élance ;
Il va de l'infini sonder la profondeur.
Si le but est lointain, si l'espace est immense,
Seule l'immensité suffit à son ardeur.

Il monta jusqu'au soir. La nuit froide et cruelle
Aux limites des airs l'atteignit épuisé,
Et l'aigle en frémissant sentit ployer son aile...
Il est beau de mourir pour avoir trop osé.

(Version publiée dans la Nouvelle : Charles ou la
Confession d'un Chasseur ; Bibliothèque Universelle,
20 janvier 1858, p. 66).



Le moineau-franc.

Le moineau franc est un type, le type de l'oiseau qui s'est mêlé à l'homme et ne s'est point donné. Tout ce qu'on en peut dire découle de là.

Ce n'est pas des demeures isolées qu'il s'est constitué le commensal : il n'en est plus à cette première audace ; il a passé de la ferme au village, où quelques-uns sont restés ; puis du village à la ville, où il croît et multiplie : le moineau franc est un enfant de la rue, hôte assidu des halles, des places de marché, des faubourgs et des carrefours. Il s'ennuie dans la solitude. Il n'a plus le moindre goût pour les voyages ; la promenade même lui paraît un plaisir vulgaire ; bon pour les paysans, pour le cousin friquet¹ ; il a son quartier, sa rue, sa place ; c'est son théâtre, et il ne s'en éloigne pas. Il y vit en public, au milieu de la foule et faisant foule lui-même. Ses amours ont perdu tout mystère. En présence de témoins, qui piaillent d'aise plutôt que de jalousie, il célèbre ses noces sur les trottoirs, dans les gouttières ou sous les tables de quelque jardin buvette. Puis, il amasse en hâte les matériaux d'un mauvais nid, que trahissent au dehors de longues pailles pendantes. Toute place lui est bonne, pourvu qu'elle soit à l'abri de la pluie et des chats. S'il peut voler le nid d'autrui, c'est encore mieux. Il n'est pas rare que l'hirondelle trouve un moineau à son

domicile ; mais on sait comment elle s'en venge, en murant le trou et faisant prisonnier l'intrus. Le père et la mère couvent tour à tour ; ils poussent l'esprit de camaraderie jusqu'à partager cette peine. A peine éclos, les petits sont incorporés dans la communauté, au bruit assourdissant de mille félicitations. Les mœurs des jeunes sont déjà celles de leurs aînés, sauf un penchant marqué à chercher un abri pour la nuit plutôt dans le feuillage des arbres que dans les encoignures des murailles. Est-ce un dernier reste, un lointain souvenir de l'instinct primitif ? Leur éducation d'ailleurs, n'est pas longue. L'exemple des parents leur a bientôt enseigné les feintes et les roueries du gai métier de maraudeur ; il leur a bientôt appris à visiter les ordures éparses sur le pavé, à discerner les bonnes aubaines et à choisir le moment. Choisir le moment : c'est le grand art ! Le moineau le pratique avec autant d'audace que de ruse. L'aile à demi pendante, il sautille sans avoir l'air de rien, comme flâne le gamin polisson, les mains dans ses poches. Aucun regard ne trahit sa secrète pensée. Puis, pst... il fait un demi-tour, happe la proie convoitée et disparaît : c'est le temps d'un clin d'œil...

¹ Moineau de campagne, dépeint par Rambert.

La mésange nonnette.

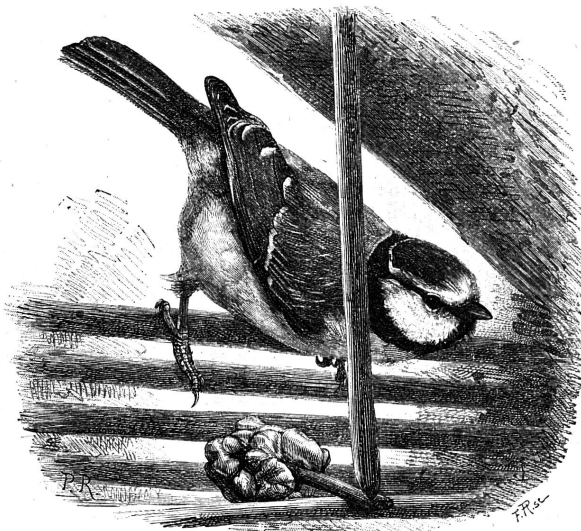
N chercherais en vain plus gentille mésange. Elle est petite, beaucoup plus petite que la grande charbonnière, qui doit peser à peu près deux nonnettes ; mais cette taille exigüe est un oiseau destiné à une voltige perpétuelle. Elle a aussi le corps plus ramassé, la tête plus grosse ; elle est plus forte relativement à sa légèreté. En revanche, elle n'a pas cette robe diaprée, faite pour briller au soleil. A peine quelques vagues teintes pourraient-elles, en s'accroissant, devenir du jaune, du vert ou du bleu. Ce ne sont que des intentions, destinées à rappeler que la nonnette appartient à une famille dont la nature se plaît à parer le plumage. Pour le reste, il lui suffit d'un blanc sans éclat, d'un gris nuancé, d'un brun timide et d'un roux modeste ; mais ces couleurs tranquilles ne font que mieux ressortir la grande calotte d'un noir puissant qui lui couvre tout le dessus de la tête, depuis le bec, et qui descend en arrière comme un voile rejeté sur la nuque. Qu'elle est mignonne, cette grosse petite tête blanche, coiffée de noir, plumeuse, chevelue, touffue, joufflue, ronde comme une tête de poupon, avec ces deux yeux de diamant, dont l'éclair illumine, et ce bec, conique et pointu, qui fait saillie tout seul !

Ah ! si la nonnette avait les proportions du vautour, il ne ferait bon pour personne sous un bec ainsi taillé et vers lequel se concentrent tous

les muscles de la tête et de la nuque ! Petite comme elle est, elle n'est que trop grande pour ceux qui sont plus petits ; cette nonnette mignonne, c'est encore un vautour.

Où trouver cette nonnette ? Partout, où il y a de l'eau et des arbres, des aunes, des saules ; au bord des lacs, des étangs, des tourbières, dans les clairières des bois marécageux. Pour être sûr de ne pas la manquer, choisissons quelque lisière humide, voisine de terrains vagues ou de champs cultivés, car si elle aime les produits de la chasse, le gibier saignant, elle ne redoute point quelque entremets farineux, fait de graine de chardon, de tournesol ou de salade, surtout elle adore les graines de chenevis. La voici, sur une branche de sureau. Approchez-vous, elle n'est point sauvage. Qu'est-ce que ce fruit qu'elle tient entre ses deux pattes, qu'elle regarde d'un œil oblique et dont elle perce la coque d'un coup ? Ne voyez-vous pas trembler encore une haute tige de chanvre, une de ces tiges qu'on laisse pour la graine, au bord des chenevières ? Elle voudrait bien y retourner, la coquille ; mais elle hésite, ce petit carnassier a peur des grands carnassiers. Enfin, elle prend courage : le moment est propice, il n'y a dans l'espace ni faucon ni épervier ; elle part, elle arrive, elle se suspend au chanvre feuillu, qui s'agit et plie sous le fardeau ; elle bat de l'aile, pique du bec, repousse la tige qui se balance majes-

tueusement à côté de ses sœurs immobiles, et retourne en toute hâte à sa branche de sureau, pour y croquer le fruit dérobé. Regardez encore : n'y a-t-il point quelque cavité dans le tronc à demi pourri du sureau ? Peut-être y trouverez-vous le nid de la nonnette, un pauvre nid, mal tapissé, mais souvent taillé dans le bois par l'oiseau lui-même, qui se sert de son bec aussi sûrement qu'un graveur de son poinçon. Comme les nids ne sont plus habités dans la saison où mûrit le chanvre, vous pouvez, sans déranger personne, examiner ce curieux produit de la menuiserie des oiseaux. Les petits caquettent dans le voisinage, et la mère, sans doute, ne va pas tarder à rejoindre son époux : ils ne sont jamais longtemps l'un sans l'autre ; ils s'adorent, ils se choient, ils se donnent mutuellement la becquée. Elle vient, elle se pose sur la même branche que son seigneur et maître, avec un *zisisisi*, auquel il répond par un *sizidada*, ou par tel autre cri de leur vocabulaire d'oiseau.



Ce langage n'est pas riche ; mais l'intonation le varie et même sans voir la nonnette, vous devineriez à son babil tout ce qui lui arrive, tout ce qu'elle veut dire, tant elle y met d'accent. Les nouvelles sont bonnes, et bientôt ils retournent à la provision. Ce que l'un rapporte, souvent il le donne à l'autre, et toujours ploie et reploie la haute tige du chanvre. Cependant, l'appétit a ses caprices : après l'entremets on reprend goût au gibier. Regardez bien cette fois, si vous voulez

suivre leurs évolutions dans le feuillage, car la nonnette est agile entre les agiles. Elle dépasse de beaucoup la grande charbonnière ; seule, la mésange à longue queue, moins forte, mais plus légère encore, pourrait lui disputer la palme de la rapidité. Jamais petit oiseau ne fit plus folle dépense de vie. Aucun mouvement n'est difficile à la souplesse de ce corps nerveux et ailé. Elle s'accroche à tout, même au support fragile des feuilles. Elle se sert des moindres rameaux comme le gymnaste de sa barre ; elle s'y tient horizontalement par la force de ses deux pattes tendues, s'y suspend et, la tête en bas, court et sautille le long de la branche ; puis d'un élan elle se retrouve dessus, plonge, se raccroche, se relève, replonge et ne cesse de tourner et pirouetter. Quand elle a fait une prouesse, elle n'attend pas qu'on applaudisse pour continuer la représentation. C'est une succession ininterrompue de culbutes, d'équilibres, de sauts périlleux, de balancements, de tour-

noiements, d'audaces de voltige aérienne. Elle glisse et bondit de feuille en feuille, de branche en branche, de buisson en buisson, toujours pivotant du bec, toujours appelant et chantant. Oh ! les grands oiseaux, les maîtres du vol, ramiers, hirondelles, mouettes et frégates, vous qui planez dans le haut espace, vos voyages, vos beaux et rapides voyages, vos grandes chasses dans les airs sont encore un travail : venez, contemplez la voltige de la nonnette : voilà le plaisir, voilà le jeu.

Le hibou.

Les hiboux forment un groupe particulier. On les reconnaît aussitôt aux deux mouchets de plumes qui se dressent, comme des oreilles, à droite et à gauche de leur tête arrondie.

On en compte trois espèces principales, connues sous les noms de grand-duc, moyen-duc, petit-duc.

Le grand-duc est un oiseau puissant et courageux. Sombre habitant des forêts et des gorges, il ne s'attaque guère qu'à des proies d'élite, à moins qu'il n'aille troubler le sommeil des corneilles et des corbeaux. C'est le plus redouté, l'aigle des carnassiers nocturnes.

Le plus inoffensif en est le petit-duc dont l'oreillette se réduit à une plume ; il est à peine plus gros qu'un merle.

Entre ces deux extrêmes se place le moyen-duc, qui est notre hibou commun, de la grosseur d'une corneille. Il commet bien quelques peccadilles aux dépens des petits oiseaux ; mais les souris des champs sont sa proie de prédilection.

Le hibou commun ne supporte absolument pas la lumière du soleil. Ni le chat-huant, ni l'effraie, ni le grand-duc, — surtout pas le grand-duc, — n'en sont hébétés à ce point. Aussi se cache-t-il au plus épais des feuillages. Il passe pour un des plus grimaciers de la race, ce qui tient, sans doute, à

l'extrême sensibilité de ses yeux. Plus il est ébloui, plus il est ébahi. La sauvagerie tristesse de son cri a fait naître de nombreuses superstitions. On redoute surtout celui du petit-duc. Dans les pays de langue allemande, on l'appelle l'oiseau des morts, *Todtenvogel*, à cause de son appel trois fois répété : *tod, tod, tod* !

Il semble donc que tout se réunit pour faire du hibou un oiseau sinistre. Et cependant, il inspire des idées moins sombres que les chouettes. Il le doit en grande partie, à ses deux oreilles mobiles, qu'il incline en avant ou en arrière, et qui lui donnent un air goguenard. C'est un oiseau pittoresque, plus encore qu'effrayant, — un oiseau à oreilles ! Ses grimaces ne sont pas pénibles, comme celles de l'effraie ; elles sont amusantes, et on lui trouve, surtout au petit, une sorte de gentillesse, qui le fait rechercher comme un gai compagnon de chambre.

Et puis, l'excès même de son infirmité a pour conséquence et pour compensation des jouissances plus vives. Chaque journée amène un moment délicieux dans la vie du hibou, celui où le soleil commence à baisser sur l'horizon. Il achève son demi-sommeil au milieu des songes les plus flatteurs, goûtant d'avance tous les plaisirs d'une chasse qui ne peut manquer d'être fructueuse. Il

s'agite sur sa branche ; il se secoue, il lève une patte, il tourne la tête ; parfois il claque du bec, comme si quelque fumet appétissant venait lui chatouiller l'odorat. Les ombres des troncs s'allongent sur la mousse, les masses feuillues commencent à être éclairées par dessous, l'heure des rayons va faire place à celle des reflets : il s'ébranle, il entre en chasse. Les premiers instants ne répondent pas toujours aux images du rêve ; il y a encore trop de lumière ; l'œil a des étournements, l'aile n'est pas dégourdie, et quelques oisillons moqueurs s'obstinent à huer au passage le chasseur maladroit. Mais voici le crépuscule ; une dernière lueur, colorée par les rougeurs de l'occident, pénètre discrètement dans les clairières des bois ; le silence s'établit ; à peine la brise, qui fraîchit, fait-elle tressaillir les feuilles des bouleaux ; la nature n'est plus qu'un vaste théâtre où le hibou seul est en scène. Il s'anime à son jeu ; ses articulations se dérouillent ; il vole sans bruit, mais non sans vivacité ; sa prunelle grandit, il voit. Tout est clair pour lui quand tout devient indécis pour les autres. Ici une bonne piste, là une piste meilleure ; il furette, il cherche, il trouve ; le rêve se réalise, la chasse est un festolement : il dépèce un orvet, morceau par morceau ; il ne fait qu'une bouchée d'une petite souris rose, née de la veille et qui n'a pas encore les yeux ouverts ; il happe, pour varier, un grillon dans le pré ; puis il entend les grenouilles coasser dans le marais voisin : il dresse l'oreille, il y court, il y pêche...

Cependant la lune se lève, la grande lune des belles nuits d'été ; ses rayons obliques rasent la campagne et font scintiller les gouttes de rosée ; un pâle arc-en-ciel se dessine sur la prairie : alors commence la fête des fêtes. Le hibou n'a fait encore que prendre son repas quotidien, il a chassé pour manger ; maintenant il chasse pour remplir ses celliers. Plus de fatigue, plus de somnolence : au sein de cette lumière discrète, tendre et bleue, il sent renaître en lui toutes les énergies vitales. Le cri-cri des grillons continue, le concert des grenouilles redouble ; des clartés furtives trahissent les cachettes des animaux endormis ; aux parfums de l'herbe fleurie s'ajoutent les chaudes senteurs qui viennent des gîtes et des nids. L'heureux carnassier ne se contient plus ; un cri formidable s'échappe de sa poitrine : *kunk, kunk* ! — *kunk* ! grince l'écho de la forêt. Un autre cri retentit dans le lointain : *Tod, tod, tod* ! C'est le petit hibou qui s'ébat comme son grand frère. *Tod* ! répond l'écho complaisant. Les morts sont nombreux, en effet ; l'abondance règne, les charniers regorgent, et le passant qui s'est oublié jusqu'à cette heure tardive se signe sur le chemin. Repu, mais non fatigué, le funèbre chasseur poursuit son œuvre : il s'y acharne et ne s'en rassasie pas ; ses yeux ronds flamboient, et la lune, toujours souriante, inonde la terre de ses doux rayons argentés.

¹ Extrait des *Chants d'Oiseaux*, par Eug. Rambert. Illustration de Paul Robert. Préface de Ph. Godet.

Noutron Rambert.

*L'è vegnâi grand quemet lè niolle
Rambè, clli tieur lardz' et prévond.
L'etài de tsi no tant quâi miolle,¹
L'etài de tsi no à tsavon.
Le compregnâi noutrè manâire,
Lo socllio de noutra vaudâire
Que fâ s'èpantâi la founmâre
Pregnâi² son âma de Vaudois.
Trovâve biau ti lè velâdzo
Dâo canton, sè coutset,³ sè z'adze,
Et, quand iè fasâi sè voyâdzo,
Trovâve biau noutron patois.*

*Rein que de l'ouïre trebelhive,⁴
Et dein clli vilhio dèvesâ
L'ouessâi la brison dâi pive
Vè lè sapalle rebattâ,
Lo refredon dâi tsermalâre,
Lè ioudelâie dâi breintâre
Que vant tserdzi pè lè tserâre
Quand vint lo teimps de veneindzi,*